

CHAPITRE XXIII

Influence du cartésianisme sur le dix-septième siècle. — Révolution dans les sciences physiques. — Influence morale et littéraire. — La Bruyère. — La Fontaine. — *L'Art poétique* de Boileau et le *Discours de la Méthode*. — De l'absence du sentiment de la nature chez les poètes du dix-septième siècle. — La nature et le mécanisme de Descartes. — L'homme et le cœur humain, principaux objets de la littérature du siècle de Louis XIV. — La politique et la foi mises à l'écart, à l'exemple de Descartes. — Mépris des anciens. — La querelle des anciens et des modernes dans son rapport avec le cartésianisme. — Mépris de Descartes et de Malebranche pour les orateurs et les poètes anciens. — Le mépris de l'antiquité, condition de l'idée du progrès. — Les partisans des modernes sont cartésiens. — Démonstration par Perrault, par Fontenelle et par Terrasson de la doctrine de la perfectibilité. — Développement de cette doctrine au sein du cartésianisme qui l'a transmise à la philosophie du dix-huitième siècle. — Influence de Descartes sur l'ordre, la méthode et le goût dans les ouvrages de l'esprit.

En dépit de toutes les résistances, le cartésianisme a triomphé ; il s'est emparé du grand siècle tout entier, il a pénétré de son esprit, non-seulement la philosophie, mais les sciences et les lettres elles-mêmes. Par ses méthodes nouvelles, Descartes a donné aux mathématiques la plus merveilleuse impulsion ; il a renouvelé la physique, comme la métaphysique, en la débarrassant de ces entités mystérieuses dont la science du moyen âge et de la renaissance avait peuplé la nature entière. Nous avons vu comment il a transformé ce monde féerique et fantastique de l'ancienne physique en une grande mécanique, où tout s'explique par la figure et par le mouvement des parties de l'étendue, où tout se produit par quelques lois générales du mouvement. Quelles que soient les erreurs de Descartes, nous ne devons pas craindre de redire que le mécanisme, caractère essen-

tiel de sa physique, n'en subsiste pas moins qu'il éclaire la nature entière d'une nouvelle lumière, et qu'il donne la clef de l'explication de tous les phénomènes matériels de l'univers. Toutes les sciences de la nature, la médecine comme l'astronomie, ressentent l'heureuse influence de cette grande révolution opérée par Descartes dans la physique.

Mais, quoi qu'il ait fait pour les sciences mathématiques et physiques, nous estimons qu'il a fait plus encore pour la métaphysique, pour le spiritualisme et la morale. Nous avons dit que l'athéisme, le matérialisme, le scepticisme, étaient les systèmes à la mode au commencement du dix-septième siècle, et avaient en quelque sorte façonné à leur image une littérature licencieuse, libertine et impie. Le remède vint de la philosophie de Descartes ; par elle furent remises en lumière les vérités obscurcies de l'âme distincte du corps, de l'âme simple et immortelle, de l'existence de Dieu et de la Providence, que les esprits forts tournaient en ridicule et battaient en brèche avec les armes d'une fausse et dangereuse philosophie. Nous verrons à quel haut prix Bossuet, Fénelon, et surtout Arnauld, appréciaient les services rendus par Descartes à ces vérités essentielles de la morale et de la religion.

Comparez la littérature de la seconde moitié du dix-septième siècle avec celle du commencement. Quel contraste ! Ici l'impiété, la licence, le ton et les maximes de l'épicurisme, de l'athéisme ou du pyrrhonisme ; là, au contraire, un caractère profondément moral et religieux. D'où est venu à la littérature du grand siècle cet esprit nouveau, sinon de la nouvelle philosophie ? Avec Descartes, elle place la dignité et l'essence même de l'homme dans la pensée, elle croit à une âme spirituelle, à un Dieu démontré par la nature, mais surtout par l'âme elle-même, à un Dieu partout agissant, seule vraie cause efficiente, et qui tient l'homme dans sa main. De là ses plus nobles, ses plus éloquentes inspirations. Les grands écrivains du siècle de Louis XIV sont des admirateurs, non-seulement du génie, mais de la méthode de Descartes, et n'ont pas d'autre phi-

losophie que la sienne. Nous ne parlerons ici, ni de Pascal, ni de Bossuet, ni d'Arnauld, ni de Fénelon, ni de Nicole, qui auront une place à part dans la suite de cette histoire. Il s'agit seulement de signaler l'esprit philosophique et de recueillir les témoignages d'écrivains qui appartiennent plutôt à l'histoire des lettres qu'à celle de la philosophie de Descartes. Voici comment Pellisson, quoiqu'il ne soit qu'à demi cartésien, juge Descartes : « Ses pensées en métaphysique sont sublimes et s'accordent dignement aux plus hautes vérités de la religion chrétienne. Sa *Méthode* si bien écrite, dont j'ai été amoureux en mon enfance, me semble encore aujourd'hui un chef-d'œuvre de jugement et de bon sens. Où trouverait-on plus d'esprit et d'invention qu'en tout ce qu'il a imaginé sur ce beau mais difficile problème du monde, que Dieu a exposé à nos yeux et abandonné à nos disputes (1)? »

Dans son admiration pour Descartes, La Bruyère s'écrie : « Que deviendront les Fauconnet ? Iron-ils aussi loin dans la postérité que Descartes né Français et mort en Suède (2)? » Il ne se contente pas d'admirer Descartes, partout il se montre pénétré de son esprit et de ses maximes, il défend l'âme et Dieu par les arguments cartésiens contre les esprits forts et les athées. Il peut bien croire que les bêtes n'ont pas d'âme, mais comment douter de l'existence de la sienne ? « Je ne sais point si le chien choisit, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense ; quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel et nécessaire de la disposition de sa machine préparée par les divers arrangements des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine ; mais je pense et je suis certain que je pense ; or quelle proportion y a-t-il de tel ou tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire d'une étendue selon toutes ses dimen-

(1) Lettre à Leibniz, Paris, 28 octobre 1691, à la suite de la *Tolérance des religions*, Paris, in-12, 1692.

(2) Chap. des Biens de la fortune.

sions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense (1)? »

S'il prouve Dieu à Lucile « par le miracle de la création visible, » il le prouve aussi comme Descartes, par notre propre existence et par l'idée que nous en avons : « je pense, donc Dieu existe, car ce qui pense en moi, je ne le dois pas à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant ; je ne le dois point à un être qui soit au-dessous de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense, je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi et qui n'est point matière ; et c'est Dieu. » Remplie de l'idée de Dieu, l'âme, selon La Bruyère, ne peut périr : « Je ne conçois point qu'une âme que Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini, et souverainement parfait, doit être anéantie (2). » Tout ce chapitre des Esprits forts est le plus éloquent plaidoyer, emprunté à Descartes, en faveur de la spiritualité de l'âme, de l'existence de Dieu, de la vie à venir et de la liberté.

Enfin il loue la belle règle de l'évidence en demandant qu'on l'applique aussi aux jugements sur les personnes. « La règle de Descartes qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement qu'on fait des personnes (3).

Tout en protestant contre l'automatisme, La Fontaine, interprète de l'admiration commune, célèbre en vers magnifiques le chef de cette nouvelle philosophie *engageante et hardie*,

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

(1) Chap. des Esprits forts.

(2) Ibid.

(3) Chap. des Jugements.

N'est-ce pas la pure doctrine de Descartes sur l'homme qu'il oppose à la façon dont les animaux agissent ?

Nous agissons tout autrement,
La volonté nous détermine,
Non l'objet ni l'instinct. Je parle, je chemine,
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même ;
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême ;
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieus dans leur course rapide ? etc.

C'est une page des *Méditations* traduite en beaux vers.

Par l'Arrêt burlesque, Boileau et Racine ont témoigné hautement de leurs sympathies pour la philosophie menacée de Descartes. Boileau était d'ailleurs, comme dit l'abbé Terrasson, un protecteur déclaré de la nouvelle philosophie (1). Ne reconnaît-on pas l'esprit du cartésianisme dans ses préceptes pour ramener la poésie au bon sens et à la raison ? Il semble qu'il n'ait fait que mettre en beaux vers les bons et sévères préceptes de rhétorique donnés par les auteurs de l'*Art de penser* et par Malebranche. Avant Boileau, Arnauld et Nicole ne disent-ils pas, en bonne prose, que rien n'est beau que le vrai, et Malebranche, que tout doit tendre au bon sens, que les bons écrits doivent emprunter tout leur luxe et leur prix de l'amour de la raison et de la vertu (2) ? Boileau, dans l'*Art poétique*, s'est inspiré de ces règles de bon sens, de cet esprit de méthode, de ces excellents préceptes de logique que partout le cartésianisme avait mis en honneur, dans les lettres

(1) *Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, in-12, 1754, 2^e partie.

(2) Voir, dans la *Logique de Port-Royal*, le chapitre des Mauvais Raisonnements dans la vie civile, et, dans la *Recherche de la vérité*, le 2^e livre sur les Erreurs de l'imagination.

comme dans les sciences. L'*Art poétique* a été, pour ainsi dire, le *Discours de la Méthode* de la littérature et de la poésie.

Racine avait sans doute puisé à Port-Royal, et dans l'enseignement de Nicole, ces sympathies cartésiennes manifestées par sa collaboration à l'Arrêt burlesque. A son tour il les communique à son fils Louis Racine, cartésien déclaré. « Descartes, dit Louis Racine, dans un jugement sur le siècle de Louis XIV, suivant l'ordre des temps et des génies, doit être mis à la tête de la nombreuse liste de ceux qui ont procuré à la France ce siècle si admiré (1). »

Jusque dans la poésie elle-même on peut trouver certaines marques de l'influence de l'esprit cartésien. On a souvent reproché aux poètes du siècle de Louis XIV de n'avoir pas le sentiment de la nature ; et il faut en effet avouer qu'en général ils semblent assez médiocrement émus par les beautés de la nature, quoique ni la sensibilité ni l'imagination n'aient assurément manqué à Corneille et à Racine. Ne serait-ce pas l'influence du cartésianisme qui affaiblissait en eux ce sentiment, en ôtant à la nature l'âme et la vie, pour n'en faire qu'une grande mécanique (2) ? Les poètes du siècle de Louis XIV n'ont vu la nature, à ce qu'il semble, qu'au travers de ce mécanisme de Descartes. De là le peu de place qu'elle tient dans leurs conceptions ; de là enfin cette sécheresse avec laquelle ils la décrivent, quand il y a nécessité de la faire intervenir.

A l'exemple de Descartes, c'est dans l'homme seul que la littérature du dix-septième siècle concentre la vie et le sentiment, de même que la pensée. La pensée et le cœur de l'homme, ses sentiments, ses passions, ses rapports et sa dépendance à l'égard de Dieu, voilà la grande et inépuisable matière qu'elle a traitée avec un éclat, avec une supériorité incomparables.

(1) Louis Racine a composé deux épîtres en l'honneur de l'automatisme.

(2) C'est là ce que signifient sans doute ces paroles plus ou moins authentiques de Boileau rapportées par J.-B. Rousseau : « J'ai souvent oui dire à M. Despréaux que la philosophie de Descartes avait coupé la gorge à la poésie. » Lettre de J.-B. Rousseau à Brossette le 14 juillet 1715.

Ne semble-t-il pas encore qu'elle suive l'exemple de Descartes et les prescriptions du *Discours de la Méthode*, en mettant à l'écart la politique et la religion, en évitant jusqu'à l'apparence de toute prétention à régenter l'État ou l'Église? Sans doute, dans une certaine mesure, elle n'était pas libre de faire autrement; cependant elle aurait pu, sans se compromettre, si elle y avait eu quelque penchant, se préoccuper davantage des grands événements et de certaines réformes qu'elle voyait s'accomplir. Mais, comme Descartes, elle bâtit en un fonds qui est tout à elle, et la seule réforme qu'elle ait en vue est celle de la pensée ou du cœur. L'homme qu'elle étudie n'est pas l'homme en société, ni sous tel ou tel gouvernement, c'est l'homme en lui-même, l'homme de tous les temps et de tous les lieux.

Si la littérature du dix-septième siècle est réservée à l'égard de la politique, plus encore l'est-elle à l'égard de la foi et de la théologie. Elle observe, plus scrupuleusement peut-être que la philosophie, la distinction des vérités de la raison et de la foi; mais autant, dans l'ordre de la foi, elle se montre respectueuse et soumise, autant, dans celui de la science et de la raison, elle est libre et indépendante. A la suite de Descartes, elle pousse cette indépendance jusqu'à un injuste mépris des anciens. A part quelques grands écrivains qui prirent toujours les anciens pour modèles dans l'éloquence et dans la poésie, tout en leur préférant les modernes pour la philosophie et la physique, il y eut des hommes de beaucoup d'esprit, mais de peu de goût, qui étendirent aux orateurs et aux poètes, et jusque sur Homère, leur mépris d'Aristote et de la scholastique. Tels furent la plupart des partisans des modernes dans la fameuse querelle des anciens et des modernes.

C'est ici le lieu d'en montrer le rapport avec le cartésianisme, et de mettre en lumière l'origine toute cartésienne de la doctrine moderne de la perfectibilité. Déjà, dans Descartes et Malebranche, on trouve la trace de ce dédain, non-seulement pour les philosophes, mais pour les

orateurs et les poètes de l'antiquité, qui a si fort discrédité les Perrault et les Lamotte. Nous avons vu Descartes hautement professer son peu d'estime du grec et du latin; nous verrons Malebranche pousser le dédain de Rome et d'Athènes, des langues, de l'histoire et de la poésie, jusqu'à dire, que ce serait un bien petit malheur, si le feu venait à brûler, non-seulement tous les philosophes, mais encore tous les poètes anciens (1). Parle-t-il d'Homère, ce n'est guère plus révérencieusement que Perrault ou Lamotte. « Homère, qui, dit-il, loue son héros d'être vite à la course, eût pu s'apercevoir, s'il eût voulu, que c'est la louange que l'on doit donner aux chevaux et aux chiens de chasse. »

Ayons de l'indulgence pour ce défaut de sentiment et de goût, du cartésianisme qui fut la suite, à peu près inévitable, de la réaction contre l'autorité des anciens en philosophie, en même temps que la condition du développement de la doctrine de la perfectibilité (2). Il était bien difficile que l'antiquité tout entière ne ressentit pas, plus ou moins, le contre-coup de la chute d'Aristote, et que les défenseurs de la supériorité des modernes ne fussent pas un peu semblables, suivant la comparaison de La Bruyère, à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Mais, avec ce mépris de l'antiquité, nous trouvons déjà dans Descartes, et surtout dans Malebranche, le sentiment d'un progrès nécessaire de l'humanité par la suite des temps. Si Descartes répond à Gassendi, qu'il ne s'inquiète pas de savoir s'il y a eu des hommes avant lui, il s'inquiète beaucoup de ceux qui viendront après, et il ose prédire une amélioration indéfinie du physique et du moral de l'homme par le progrès des sciences. De même que Bacon, il a dit qu'il ne faut pas attribuer quelque chose aux anciens à cause de leur anti-

(1) Voir le premier chapitre du deuxième volume.

(2) Voir le chap. iv de la *Querelle des anciens et des modernes*, par Hippolyte Rigault, in-8, 1856.